

LES TIBBOUS ET LES TOUARIKS.

C'est à la grande famille des Berbers qui occupent un si grand espace dans l'Afrique septentrionale qu'appartiennent les Tibbous et les Touariks. Ces deux peuples, autrefois peu connus, l'ont été davantage depuis les voyages de Hornemann, de Ritchie, de Lyon, de Denham, Oudney et Clapperton, dans une partie des contrées qu'ils habitent. Ils se partagent l'espace compris vers l'est dans le Sahara, entre les états barbaresques et le Soudan, ou pays des nègres. Ils entourent le Fezzan de tous côtés, excepté au nord, et se terminent aux états maritimes situés le long de la Méditerranée. Hornemann a le premier donné ces idées générales sur les Tibbous et les Touariks; Lyon et les autres voyageurs, qui ont pénétré plus loin dans leur pays, les ont complétées.

Les Tibbous possèdent la portion orientale de ce vaste espace, et les Touariks la portion occidentale qui est la plus étendue. Le Fezzan les sépare au nord, et son méridien forme à peu près leur limite commune jusqu'à l'extrémité sud de leur terrain vers le Bornou. D'après la carte du voyage de Denham, etc., la limite est marquée par une chaîne de coteaux peu élevés, auxquels aboutissent des ouadey ou vallées plus ou moins arrosées qui forment comme une chaîne de petites oasis: c'est le long de cette chaîne que passent les caravanes ou kafilas qui font le commerce entre le Fezzan et le Bornou. Les Touariks et les

Tibbous sont donc issus d'une souche commune et habitent les uns près des autres ; mais ils n'en vivent pas pour cela en meilleure intelligence : cela se voit ailleurs que dans les déserts d'Afrique.

Les Tibbous sont divisés en plusieurs tribus dont Hornemann a donné les noms. Les voyageurs qui l'ont suivi les ont retrouvées. Une circonstance, citée par Hérodote (L. IV, c. 183), fait présumer que ces Tibbous sont les Ethiopiens-Troglodytes, auxquels les Garamantes donnoient la chasse ; or, les Garamantes sont les Fezzaniens, et ils font une rude guerre aux Tibbous, qui habitent en partie dans des cavernes, et qui, de même que les Ethiopiens-Troglodytes, sont d'une agilité extrême. Hérodote dit de plus que leur langue n'a rien de commun avec celle des autres nations, et que lorsqu'ils parlent, on croit entendre des chauve-souris. Les Tibbous sont minces et lestes ; ils ont le visage spirituel ; leur agilité est passée en proverbe ; on les distingue par le nom d'oiseaux. Les tribus qui habitent la partie méridionale du Fezzan sont, par circonstances, tranquilles et civilisées, mais celles de l'intérieur vivent principalement de pillage ; les Tibbous font sans cesse des incursions chez leurs voisins, et ne sont pas très-vantés pour leur fidélité les uns envers les autres. Ils n'ont pas les inclinations cruelles, mais sont les voleurs les plus impudens que l'on puisse imaginer. Leur caractère bien connu leur assure le commerce presque exclusif du Ouaday et du Begharmy. Aucun étranger, ou du moins un bien petit nombre, n'ose risquer de traverser leur pays. La plupart ne sont pas mahométans ; ils ne se couvrent pas la tête et sont vêtus de peaux de bêtes ; quelques-uns se procurent, chez

les peuples voisins, de grosses toiles dont ils ont un morceau par-devant et un autre par-derrière qui descend jusqu'aux genoux; d'autres n'ont pour tout vêtement qu'une enveloppe de cuir autour des reins. Ils demeurent dans des creux de rochers ou de misérables cabanes d'herbe. Grâce à la vitesse de leurs chameaux ou maherhies, ils peuvent parcourir de très-grandes distances dans un jour; ce qui leur donne la facilité de changer constamment d'habitation.

Depuis quelques années, des relations fréquentes s'étant établies entre le sultan du Fezzan et le cheikh du Bornou, les Tibbous servent de courriers entre les deux pays. Denham et ses compagnons en rencontrèrent dans le désert qui portoient les dépêches du Bornou au Fezzan.

Les Tibbous, hommes et femmes, aiment immodérément le tabac; leur bouche en est presque continuellement remplie. Toutefois, leurs dents sont blanches, parce qu'après avoir mangé, ils se les nettoient avec un brin de bois.

Le pays habité par les Tibbous produit beaucoup de dattes, il est rempli de rochers isolés et de formes singulières qui sont presque inaccessibles, et situés dans des plaines sablonneuses. C'est là que plusieurs Tibbous ont établi leur habitation. Leurs flèches et de grosses pierres qu'ils font rouler en bas leur donnent le moyen d'éloigner tout ennemi qui est, comme eux, dépourvu de fusils; ils s'y défendent même vigoureusement contre les Arabes qui escaladent ces retraites.

Quand les Arabes ont l'intention d'attaquer un village de Tibbous, ils s'arrêtent, le soir, à deux ou trois milles de distance. Dans le milieu de la nuit, ils laissent leurs tentes et leurs chameaux aux soins d'un petit détachement, et marchent

en avant, de manière à arriver au point du jour; alors ils cernent le lieu, et généralement réussissent à prendre tous les habitans. Les Tibbous qui échappent à la première bande des assaillans, en rencontrent d'autres placés aux aguets et armés de fusils, de sorte que leur chance d'échapper est bien foible. Sur un terrain élevé et situé à une distance convenable, les Arabes placent un étendard autour duquel sont postés des hommes préparés à recevoir et à lier les captifs, à mesure que ceux qui se sont emparés de la ville les amènent; cette opération faite, les pillards retournent au butin. C'est de cette manière que, dans une matinée, une troupe de 200 à 300 Arabes s'empare de 1,000 à 1,500 esclaves. Quand les assaillans se sont assurés de toutes les créatures humaines, ils mettent la main sur les chameaux, les autres bestiaux et les provisions; puis ils s'en vont conquérir, de la même manière, d'autres hordes aussi peu capables de se défendre.

Le pays des Tibbous, de Bergou et de Kawar a été plusieurs fois désolé par le sultan du Fezzan; ils s'en vengent sur tous les blancs infortunés qui tombent en leur pouvoir. Ceux de l'intérieur ont pour armes trois javelots légers et une lance, un poignard, une épée et un changar, espèce de dard qui est très-meurtrier. Les Tibbous de Gatrone ont à peu près les mêmes armes, mais elles sont plus finies, et quelquefois ils ont un pistolet.

Les tribus les plus sauvages vivent principalement de dattes et de la chair de leurs troupeaux; tous les Tibbous n'ont que bien peu de grains, et ne connoissent pas l'art de faire du pain.

Quelquefois ils enlèvent, pendant la nuit, un chameau qui est mangé tout entier avant que le jour reparaisse. Ils ont si complètement dépouillé

plusieurs marchands, que ceux-ci ont été obligés d'attendre d'autres Kafilas avant de pouvoir retourner dans leur pays. Les graines du Khandal (coloquinte) forment un article essentiel de la nourriture des Tibbous de Tibesti et de Kawar. M. Lyon étant à Gatrone, ville du Fezzan, dont la population est composée de Fezzaniens et de Tibbous des tribus de Kawar et de Rekhadey, mangea du taberca, ou de la graine de coloquinte, qui avoit été apportée du Tibesty, et y trouva un bon goût; elle n'avoit rien de cette amertume affreuse de l'enveloppe extérieure du fruit. Ces peuples ne se tatouent pas ni ne se découpent la peau.

Quand des esclaves tibbous sont amenés au Fezzan, les femmes se vendent mieux, à raison de leur beauté; mais les hommes n'étant pas assez robustes pour les gros ouvrages, n'y sont conduits qu'en petit nombre.

Les Tibbous du Bergou sont, dit-on, fort timides; ils ont une telle peur d'un fusil ou d'un cheval, que la seule vue d'un Arabe, et surtout d'un cavalier, suffit pour en mettre en fuite une troupe entière; ils courent avec beaucoup d'agilité, et, quand ils tentent de s'échapper, emploient toutes sortes de feintes ingénieuses qui souvent leur réussissent. Par exemple, s'ils sont poursuivis sur un sol rocailleux, ils s'agenouillent brusquement, et de telle manière, qu'on les prendroit pour une pierre ou pour un rocher, les montagnes de leur pays les égalant en noirceur; s'ils se trouvent dans un lieu où il y a du bois, ils embrassent le tronc d'un arbre; s'ils sont sur un terrain sablonneux, ils se tiennent sur une éminence jusqu'à ce que l'homme qui les poursuit soit dans l'enfoncement voisin; alors

ils courent dans l'enfoncement qui est plus loin , et changent de route, ou bien s'enterrent dans le sable avant qu'il gagne le terrain élevé. Lorsqu'ils sont pris, ils montrent une adresse égale pour échapper à la vigilance de leurs gardiens. C'est pourquoi les Arabes disent : Si, après avoir arrêté un Tibbou, vous ne le liez pas à l'instant, tournez-vous ; il s'enfuit.

Les Tibbous qui amènent au Fezzan les esclaves du Bornou, appartiennent aux tribus qui vivent le long de la route entre les deux pays : ils ne vont jamais au Soudan, à cause de la distance ; ils aiment mieux échanger leurs esclaves contre des chevaux qu'ils vendent avec un gros profit dans l'intérieur ; car, quoiqu'il y en ait au Bornou, ils n'y sont pas très-estimés ; mais ceux de Tripoli sont très-recherchés.

Les selles des Tibbous ressemblent un peu à celles des Anglois, mais sont plus petites, et ont une haute pointe par-devant : leurs étriers sont comme ceux des Européens, ils n'y placent que quatre doigts du pied, le gros orteil reste en dehors : leurs souliers sont arrangés à cet effet ; on dirait des mitaines d'enfans. Leurs brides sont bien plus légères que celles des Arabes ; ils prennent bien plus de soin de leurs chevaux que de leurs familles, n'épargnant aucune dépense pour les engraisser ; ils leur donnent de grosses boulettes de farine ou de pâte que l'on regarde comme très-nourrissantes.

Les Tibbouses sont minces et bien faites ; leur costume leur sied très-bien ; elles ont le nez aquilin, les dents belles, les lèvres comme celles des femmes européennes, les yeux vifs. Leur teint est du noir le plus brillant ; elles se tiennent très-droites, et leur démarche est très-gra-

cieuse; elles ont les pieds et le bas de la jambe très-mignons, et ne les chargent pas d'anneaux de fer ou de cuivre; elles se contentent de les orner d'un cercle léger en cuivre ou en argent poli qui fait ressortir avec beaucoup d'avantage leur peau noire comme le jais; elles se chaussent avec de jolies pantoufles rouges.

Leurs cheveux, nattés de chaque côté, leur tombent le long des joues comme un éventail, ou plutôt en forme d'oreille d'un grand chien; un morceau de cuir fait le tour de la tête; elles y passent une trentaine d'anneaux d'argent enchaînés les uns aux autres, et se terminant par derrière en une grande plaque d'argent plate qui est suspendue à des tresses de cheveux, et, sur le front, à un ornement d'argent composé de plusieurs anneaux réunis; elles ont, de chaque côté de la tête, un joyau en or et en agate grossièrement taillée, et tout autour, au-dessus des oreilles, un bandeau de corail, de cauris ou d'agate. Plusieurs chaînes légères d'argent, au bout desquelles il y a des grelots, sont attachées à leurs cheveux. Leur cou est chargé de colliers riches; leur draperie est disposée de manière qu'elles montrent la moitié de leur sein bien arrondi. Leurs bras sont nus jusqu'à l'épaule; elles y placent au-dessus du coude un élégant anneau d'argent de la grosseur d'une plume d'oie; au poignet, elles en ont un ou deux plus larges et aplatis; elles passent dans leurs oreilles trois à quatre anneaux d'argent de différentes dimensions; le plus grand, qui est au centre, pend le plus bas. La pièce la plus curieuse de leur parure est un morceau de corail fixé dans la narine droite par un trou; ce qui ne déplaît pas du tout à la vue.

Une grande pagne de toile de coton bleue ou rayée bleu et blanc, dont elles ont une grande variété de modèles, est attachée au-dessus d'une épaule en travers de la poitrine et tombe en plis gracieux, de manière à laisser voir le dos, le sein et le bras droit. Ce vêtement très-court ne cache la jambe que jusqu'au mollet. Néanmoins, rien de plus modeste que l'air et le maintien de ces femmes.

Les Tibbouses ne cachent pas leur visage comme les femmes arabes; elles conservent bien plus long-temps qu'elles l'air jeune, sont plus propres, meilleures femmes de ménage, et prennent grand soin de leurs enfans, dont elles ont un grand nombre. Il paroît que leur principale occupation est de faire des paniers; elles font aussi, avec les feuilles du palmier, des jattes pour boire, qu'elles ornent de bandes de cuir coloré, travail qu'elles exécutent avec beaucoup de goût et de délicatesse. Ces paniers sont recherchés dans le Fezzan.

Plusieurs voyageurs ont vu, chez les Tibbous, des exemples singuliers d'avidité.

Lorsque M. Lyon quitta Gatrone, où il avoit logé chez une Tibbouse, il donna une piastre à cette femme. C'étoit pour elle une grosse somme; elle en parut très-reconnoissante, mais en même temps elle demanda un peu de beurre. Quand le voyageur anglois empaqueta ses effets pour partir, elle l'importuna encore en lui disant : « Ne me donneras-tu pas quelques grains de ver-
« roterie, ou ne me feras-tu pas quelque petit pré-
« sent? Tu peux revenir, tu le sais. » M. Lyon croit que les Tibbous peuvent avoir emprunté cette avidité des Fezzaniens.

Les enfans des deux sexes sont entièrement

nus. Les Arabes, pour excuser leurs cruautés envers les Tibbous, disent qu'ils ne connoissent pas le mariage, que les femmes sont communes chez eux, que les frères et les sœurs cohabitent ensemble, et en conviennent quand on le leur demande; enfin qu'ils n'ont aucune connoissance de Dieu. Ceux que M. Lyon interrogea sur ce point reconnoissoient l'existence d'un grand esprit qui les avoit faits; mais ils se mirent à rire quand il leur demanda où il demeurait. Ils s'imaginent que le tonnerre et les éclairs sont occasionnés par leurs amis défunts : aussi ressentent-ils de grandes craintes durant un orage. Ils mangent le sang des chameaux cuit au feu, et se nourrissent aussi de la chair des animaux morts de maladie.

La musique des Tibbous consiste principalement en tambours qui sont faits de troncs de palmier creusés; une peau est tendue à chaque extrémité : on frappe sur l'une avec une baguette et sur l'autre avec la main. Cet instrument s'appelle *gougaa*; ils ont aussi le *zouccra*, qui est une sorte de cornemuse grossière, et des *dob-daba*, qui sont des tambours plus petits que le *gougaa*.

Les Tibbous, en se revoyant après une absence, ne se prennent pas la main comme les Arabes : s'accroupissant sur leurs talons à une certaine distance l'un de l'autre, avec leurs lances à la main droite, ils se tournent le dos en répétant, pendant quelque temps : « La ! la ! la ! la ! la ! la ! » c'est leur manière de saluer : cela signifie paix; ensuite ils se relèvent, et, s'approchant l'un de l'autre, entrent en conversation.

Les Tibbous parlent très-vite; leur langue, qui est pleine de lettres labiales, est agréable à

l'oreille ; elle ne ressemble nullement aux idiomes nègres.

Les Touariks sont grands et bien faits ; ils ont un air d'indépendance et de fierté qui plaît ; ils sont comparativement blancs, la couleur bronzée de leur peau n'étant produite que par l'extrême chaleur du climat : les parties de leur corps qui restent couvertes sont aussi blanches que chez beaucoup d'Européens ; ils se cachent le visage jusqu'aux yeux, de la même manière que les femmes musulmanes dans les états barbaresques. Ils ignorent aujourd'hui le motif de cet usage ; mais ils disent qu'il est bon et raisonnable, puisqu'il a été adopté par leurs ancêtres. Le morceau de toile de coton qui leur sert de voile, et cache ainsi leur visage, est ordinairement bleu glacé ; mais il y en a aussi de jaunes, de rouges, de blancs et d'autres couleurs, suivant le goût ou les facultés de chacun ; il est attaché derrière la tête et descend depuis le milieu du nez jusque sur la poitrine : la barbe est coupée très-courte, afin de ne pas gêner cette singulière pièce de l'habillement.

Le bonnet est généralement rouge et très-haut ; quelques-uns en ont de jaunes ou de verts qui sont très-justes à la tête ; d'autres enfin n'en ont pas du tout, laissent croître leurs cheveux et les nattent en longues tresses. Tous portent des turbans, dont la couleur n'est pas déterminée : les bleus sont les plus communs et les moins chers ; mais les teintes brillantes sont préférées.

Une chemise très-ample, et dont les manches sont aussi larges que le corps, compose l'habillement : on la nomme *tobé* ; elle est de toile de coton bleue ou rayée bleu et blanc ; ils en fa-

briquent et en tirent aussi du Soudan , où elles sont de meilleure qualité. Quand les marchands sont dans les villes , ils portent généralement des casaques de drap d'un rouge éclatant, ou d'étoffe de coton et de soie rayée que leur fournissent les commerçans de Tripoli : ils ont aussi fréquemment des casaques de cuir qui se font dans leur pays , et des chemises de peau d'antilope bien préparées et proprement cousues. Leur pantalon n'est pas tout-à-fait aussi large que celui des Maures , car il les gêneroit pour monter leurs maherhies ; il ressemble plutôt à celui des Cosaques ; il est en toile de coton , et presque toujours bleu. Leurs sandales , la partie la plus élégante de leur habillement , sont en cuir noir , et s'attachent aux pieds avec des courroies rouges. L'intérieur de la semelle est brodé avec une délicatesse admirable. Tous portent un fouet qui pend à un baudrier qui va de l'épaule gauche à la hanche droite. Leurs épées , toutes droites , sont très-longues ; ils les manient avec beaucoup d'aisance et de dextérité. A leur poignet gauche est suspendu un poignard , le manche tourné vers la main , qui passe par un large anneau de cuir attaché au fourreau. On ne voit jamais un Touarik sans cette arme et sans une lance élégante et légère , quelquefois toute en fer damasquiné en cuivre ; il y en a aussi en bois qui sont très-ornées ; elles ont à peu près six pieds de long ; ils les lancent à une grande distance. Quand ils font la guerre , ils en ont trois plus longues et plus pesantes , et une hallebarde qui est attachée derrière la selle : très-souvent aussi ils ont un fusil , et passent pour très-bons tireurs.

Les Touariks sont très-superstitieux ; quelques-

uns sont entièrement couverts d'amulettes pour les préserver de maladies et d'accidens ; ils en entourent leurs bras, leurs jambes, leur cou ; ils en suspendent en travers de la poitrine ; enfin, ils en mettent partout où ils peuvent trouver une place : leurs fusils et leurs lances en sont de même garnis, et les plis de leurs turbans en renferment une certaine quantité ; il y en a qui en portent dans de grands étuis d'argent attachés autour de la tête.

Ces peuples sont musulmans : ils récitent leurs prières en arabe, dont un grand nombre ne comprennent pas une syllabe. Beaucoup ne prient pas ; ceux qui prient se contentent de répéter la profession de foi ; ils sont, d'ailleurs, fort ignorans sur le fait de la religion.

Ils habitent l'immense étendue de pays qui comprend la plus grande partie du Sahara ; ils sont divisés en plusieurs tribus ; quelques-unes n'ont pas d'habitation fixe, et mènent une vie errante comme les Arabes et vivent de pillage. Dans ces occasions, ils ne sont pas cruels, pourvu qu'ils n'éprouvent pas de résistance ; mais, si la troupe attaquée essaie de se défendre, sa mort est certaine.

Les tribus touariques sont toujours en guerre avec les différens états du Soudan, d'où elles emmènent une quantité incalculable d'esclaves. Leur habileté à manier les armes et leur courage les rendent très-redoutables. La crainte qu'ils inspirent est telle que, quelquefois, ils traversent avec sécurité, quoique en petit nombre, des pays remplis de gens armés.

Les caravanes qui traversent leur pays leur paient un tribut pour pouvoir y voyager sans in-

quiétude : une fois cette contribution acquittée, elles n'ont rien à craindre. Les émissaires du sultan du Fezzan ne sont soumis à aucune redevance, parce qu'il est de l'intérêt des Touariks de vivre en bonne intelligence avec ce prince, dont ils fréquentent sans cesse la capitale.

C'est sur des maherhies, grands chameaux extrêmement agiles, que les Touariks font toutes leurs excursions quelquefois avec une rapidité extraordinaire. Ils ne font pas grand cas des chevaux; ils n'en achètent que pour aller les échanger dans le Soudan contre des esclaves.

Les Tibbous aussi exigent une redevance des caravanes qui traversent leur territoire : à cette condition, ils permettent de puiser de l'eau à leurs puits. Quelques tribus pillent les caravanes peu nombreuses ou les marchands isolés; mais, à leur tour, ces Tibbous sont sans cesse agités par la crainte d'être attaqués par les Touariks, bien plus puissans qu'eux, et ennemis non moins dangereux que les Arabes. E.